

### ACADEMIE FRANCAISE.

(Discours de M. De Montalembert.)

(Suite.)

MESSEURS,

Certes, elle aurait pu chaque jour s'arrêter, remonter la pente du mal, réparer toutes ses fautes. La logique de l'erreur est impitoyable; elle n'est pas invincible. Il ne fut jamais laissé croire à l'homme qu'il est irrévocablement enchaîné à un mal parce qu'il l'a commis ou toléré. Les avertissements salutaires, les prédictions lugubres, ne manquèrent jamais à cette Assemblée; mais jamais elle ne voulut ni se corriger, ni se repentir. Elle refusa d'écouter ses oracles habituels: Mirabeau, Dupont, Barnave lui-même, ses plus grands orateurs, du moment où ils essayèrent de la ramener au vrai; elle désespéra également et ceux qui blâmaient le mal, tout en se résignant à le servir, et ceux qui devaient couronner par leur mort la gloire de lui avoir résisté.

M. Droz recueillit deux mots qui font lire dans l'âme de ces deux catégories d'hommes: Siéyès, qui devait voter sans phrase la mort de Louis XVI, disait quatre mois après la réunion des Etats-Généraux: "Si j'avais su comment tournerait la révolution, je ne m'en serais jamais mêlé." Et le duc de La Rochefoucauld, qui allait être massacré à Gisors, après avoir professé pendant toute sa vie les opinions les plus libérales, s'écriait en apprenant les méfaits commis lors de la prise de la Bastille: "Il est bien difficile d'entrer dans la véritable liberté par une pareille porte."

Il disait vrai, Messieurs. La liberté porte avec elle et portera longtemps la peine de la révolution. Ayons le courage de le dire, en présence des amis de l'histoire et des menaces de l'avenir: la révolution de 1789, telle qu'elle s'est faite, n'a été qu'une sanglante inutilité. Tous les bienfaits qu'on lui attribue, ses conséquences durables que nul ne songe à contester, les droits et les garanties qui nous sont devenus comme une seconde vie, tout cela eût été obtenu graduellement, complètement, sans aucune des violences révolutionnaires, et n'en eût été que plus solidement enraciné, plus universellement respecté. Pretendre qu'il valait mieux conquérir la liberté politique et l'égalité devant la loi par une crise meurtrière que par la persévérante énergie du droit et du sacrifice, c'est la doctrine des hommes déterminés à livrer un assaut semblable à la société actuelle, encore tout meurtrie et malade, par la faute de nos pères et par la nôtre. Tout homme qui ab-ou-ou sans réserve 1789, pronon- ce d'avance la sentence de mort contre tout gouvernement de son choix et de son temps.

Car 1789 ne fut pas la liberté, ce fut la révolution. Un écrivain distingué (1) l'a dit: "La liberté politique en France a un grand malheur, c'est d'être née de la révolution, et par suite, de n'avoir guère servi qu'à la révolution." Et cependant, à vrai dire, ce sont les deux contraires; la liberté, c'est le droit limité par le devoir; la révolution n'est que la force triomphante du devoir et du droit.

Qu'on ne vienne donc pas objecter les intérêts de la liberté à ceux qui combattent et déprécient la révolution, à ceux qui, comme vous tous, Messieurs, ont dans ces dernières années, lutté contre les égarements et les combats de l'esprit de désordre. La liberté, c'est nous qui l'avons défendue, nous, défenseurs de l'autorité, de l'ordre et de la foi. Oui, la liberté vraie, la liberté réglée, loyale, à la fois virile

et pure, c'est entre nos mains seules qu'elle pouvait fleurir; c'est nous seuls qui l'avons aimée, servie, comprise, qui n'en avons pas dégoûté l'univers. Avec nous, par nous, et, si l'on veut, contre nous, elle pouvait vivre; avec nos ennemis, elle est toujours la première immolée. On peut nous calomnier, nous accuser, nous traiter d'amants du despotisme; notre conscience parle, nos actes aussi; et aussi l'histoire, qui dira de quelle passion sincère la France, aujourd'hui troublée dans sa foi, a aimé la liberté, jusqu'à ce qu'une nouvelle explosion de la lave révolutionnaire fut venue recouvrir l'Europe et déconcerter les plus hardis d'entre nous.

Je ne parle pas de la révolution comme d'un fait, d'un acte, d'un orage passager; je parle de la révolution érigée en principe, en dogme, en idole; de cette révolution qui ne se borne pas à un pays, à une époque, mais qui prétend envahir tout l'esprit humain, lui tenir lieu de religion et de société; qui prêche la légitimité de l'insurrection partout et toujours, sauf contre elle-même; qui, sous le nom de démocratie, n'est que l'explosion universelle de l'orgueil, qui, après avoir tout obtenu, demande encore tout, insatiable comme la mort et comme elle implacable. Je dis que cette révolution, non seulement n'est pas la liberté, mais qu'elle en est l'antipode. Victorieuse ou vaincue, elle tue la liberté, en la supprimant quand elle triomphe, en la faisant redouter et haïr quand elle l'invoque dans ses défaites. C'est elle qui prépare les peuples à la tyrannie; elle les en rend dignes; elle les contraint surtout à s'y résigner, crainte de pire.

Voilà pourquoi les deux plus fameux champions de la liberté parmi les modernes, deux hommes très divers, mais qui tous deux devaient leur force et leur renommée à l'insurrection contre les pouvoirs établis, ont fini par réagir contre la révolution française. Washington, aussi pur qu'il était grand, s'en inquiète dès l'origine; et, à la fin de sa carrière, il accepte le commandement d'une armée destinée à la combattre. Mirabeau, au milieu de ses triomphes oratoires, s'arrête, désespéré de n'avoir attaché son nom qu'à une vaste destruction. (1) Il consacre son habileté à empêcher le triomphe de la démocratie, (2) à préparer la régénération de la royauté; et, loin d'en rougir, il veut que la postérité le sache; il compte sur ses efforts pour se faire pardonner les dérégléments de sa jeunesse; et, au lit de mort, il dit à son ami: "C'est là qu'est l'honneur de ma mémoire."

J'ai trop de fois nommé Mirabeau pour ne pas vous rappeler, Messieurs, que M. Droz a consacré un volume presque entier à l'étude de la transformation que subit ce grand orateur à partir du jour où il vit le roi captif d'une assemblée elle-même captive, mais captive volontaire de Paris et de la révolution: M. Droz nous a révélé d'avance les principaux traits de cette correspondance, dont la publication récente a jeté sur le cœur de Mirabeau une lumière si imprévue. Charmé, sans être dominé par ce rare génie, il l'a peint dans son étonnant mélange de faiblesse et de grandeur, avec ses tergiversations, ses chutes, ses retours; aimable, fier, séduisant, superbe, mais condamné à être à lui-même son plus grand obstacle. On le voit jurant d'effacer ses fautes par de gigantesques labours, mais manquant toujours, même aux yeux d'un public corrompu, de l'autorité que la vertu seule donne à l'éloquence. Aristocrate par instinct, royaliste et libéral par raisonnement, il veut le rétablis-

(1) Voir sa lettre au Roi, citée par M. Droz. T. III, p. 188.  
(2) Droz. T. II, p. 200.

sement, non de l'ordre ancien, mais de l'ordre; non la contre-révolution, mais la contre-constitution; il déclare que la prérogative royale est le plus précieux domaine des peuples; il se proclame le défenseur du pouvoir monarchique; et, en même temps, sans craindre la contradiction flagrante de sa conduite publique avec ses engagements de conscience, il pousse l'assemblée dans les voies de la violence et de la persécution.

A la fin le bien l'emporte; il concentre toute sa politique sur les moyens de raviver le pouvoir exécutif. "Personne," disait-il fièrement à Maloiet, "personne ne croira que j'ai vendu la liberté de mon pays, que je lui prépare des fors. Je leur dirai, oui, je leur dirai: Vous m'avez vu dans vos rangs luttant contre la tyrannie, et c'est elle que je combats encore. Prenez bien garde, je suis le seul, dans cet ordre patriotique, qui puisse parler ainsi sans faire volte-face. Je n'ai jamais adopté le rôle roman, ni leur métaphysique, ni leurs crimes inutiles." Mais il ne devait pas avoir le bonheur de réparer le mal qu'il avait fait. La mort le saisit au moment où il se croyait sûr de sauver la monarchie, la France et sa propre gloire. Il avait trop longtemps spéculé sur les passions humaines, trop manœuvré, trop louvoyé, trop compté sur lui-même, trop oublié Dieu. Comme il touchait un but, Dieu l'arrêta pour lui signifier la terrible parole que lui seul a le droit de prononcer: Il est trop tard!

Il lui fut dû moins donné, avant de succomber, de s'incliner devant la Reine, d'en obtenir son pardon, de lui offrir quelques espérances, quelques illusions consolantes. Connaissez-vous, Messieurs, un spectacle plus émouvant que celui de Mirabeau devant Marie-Antoinette, et ne comprenez-vous pas ce respect, cet attrait, cet hommage attendu de l'homme en qui semble s'incarner le génie de la révolution pour la femme qui doit en être la plus noble victime? Je n'adresse qu'un reproche à l'histoire de M. Droz: c'est de n'avoir pas subi, comme Mirabeau, l'ascendant de cette femme héroïque; c'est d'être resté froid et presque sévère pour elle. Quant à moi, j'avoue que, dans les annales de la France et du monde, je ne sais rien, je n'imagine rien de plus saisissant et de plus douloureux que la destinée de Marie-Antoinette. Qui ne se sent comme éperdu de douleur et d'admiration devant ce contraste tragique entre l'éclat incomparable des dix premières années de son règne, et les ignominies que sa fin fut abreuvée; devant cette vertu charmante, cette patience serene, ce bon sens si aimable et si méconnu; ce sang-froid, cette décision qui faisait dire à Mirabeau: "Le Roi n'a qu'un homme, c'est sa femme?" Epouse, sa fidélité va jusqu'à paralyser son énergie naturelle; chrétienne, elle se résigne à tout, excepté à une apparence de complicité avec le schisme; mère, elle venge toutes les mères par le cri sublime qui confond ses accusateurs. Son cœur, modeste et calme, grandit toujours avec sa destinée, jusqu'à ce qu'il soit à la hauteur de cet échafaud où devait monter la fille de Marie-Thérèse après le petit-fils de Louis XIV.

Non, la France n'a point encore expié ce crime, le plus grand de tous ceux qu'elle a laissés commettre. Un jour viendra peut-être où son repentir élèvera un autel dans le cœur de chacun de ses enfants à cette martyre de nos égarements. Ce jour-là nous serons désavoués; le mot n'est pas français, je le sais; mais il est de la reine de France, il est de Marie-Antoinette, (1) et vous ne le répudierez pas.

(1) Correspondance du comte de Mirabeau avec le comte de la Marck. T. I, p. 315.

Bien que mitigé par la douceur naturelle de son âme, le jugement de M. Droz sur l'époque et l'Assemblée dont il a écrit l'histoire n'est guère moins rigoureux que le mien. Rien ne trahit, dans l'austère indépendance de ses arrêts, les sympathies de sa jeunesse pour ce temps fatal. Il respectait trop la vérité pour vouloir lui demander la justification ou l'excuse de ses erreurs. Il voulait s'élever jusqu'à elle, et non la faire plier jusqu'à lui.

Il lui restait à faire dans l'ordre moral et religieux les mêmes progrès que dans l'ordre politique. Il les fit, et c'est cette dernière transformation que je dois vous raconter. Sans aucun doute, le scrupuleux amour du vrai, qui l'avait guidé dans ses études historiques, lui facilita l'accès de la certitude et de la paix qui manquaient encore à son âme. Au plus fort de son enthousiasme pour la philosophie morale, des doutes étaient venus parfois assaillir sur l'efficacité des théories philosophiques pour accomplir de grandes réformes dans la société ou simplement dans l'âme humaine. Ses recherches lui rendirent de plus en plus manifeste cette infirmité de la religion naturelle et des meilleurs systèmes de morale. Il vit que jamais les sages du paganisme n'avaient connu les moyens d'améliorer de grandes masses d'hommes, et que leurs successeurs, dans les temps modernes, n'avaient réussi qu'à exciter les âmes sans pouvoir les régler. Cette découverte le consterna. Il se sentait balloté entre une philosophie impuissante et une religion fautive, car il la croyait toujours fautive, tout en lui rendant des hommages extérieurs dans ses écrits. Il continua cependant ses études. Recherchant les causes de la supériorité incontestable du christianisme sur la philosophie dans l'art de maîtriser et de diriger les hommes, il vit que la religion avait l'avantage de donner avec ses préceptes la force de les mettre en pratique. De longues méditations sur ce merveilleux privilège finirent par ébranler son esprit.

Le dernier coup lui fut porté par le dernier adieu de la compagne de ses jours. La fin chrétienne de cette femme modeste et tant aimée, l'éloquence de ses dernières paroles, que la foi rendait sublimes, achevèrent l'œuvre de l'étude et de la réflexion. Une fois entré dans la pleine possession de la vérité, il eut besoin de partager sa nouvelle richesse avec ceux dont il avait partagé l'indigence. Un an après que son volume sur Mirabeau et la Constitution eut paru, en 1843, il publia sa profession de foi sous le titre de *Pensées sur le Christianisme*. Il y aborda de front les objections et les préjugés les plus redoutables. La clarté de son langage répond bien à la tranquille assurance de son âme. Il parle avec cette autorité supérieure aux passions qui peut seule donner le mérite d'une opportunité durable. Il juge d'un œil sûr les infirmités de la société et leur unique remède, qu'on se demande, en le lisant aujourd'hui, s'il est bien vrai que ce livre ait été écrit avant la terrible expérience que nous avons faite, en 1848, de notre faiblesse et de notre aveuglement. Et l'on ne peut s'expliquer que par cet aveuglement qu'un tel livre, venant d'un tel homme, n'ait pas plus profondément ému le public.

Un homme toutefois avait compris la valeur de cet avertissement. M. Affre, archevêque de Paris, rendit hommage à l'exactitude théologique du livre et à la persuasive intrépidité du chrétien. Il voulut que son nom et son témoignage fussent placés à la tête de l'ouvrage. Ce volume descendra donc à la postérité, marqué du sceau de la publique sympathie du pontife qui devait marcher à la mort avec un

si doux courage, et léguer à l'Eglise de France une gloire que rien ne surpasse et que rien ne fera oublier.

M. Droz voulut à son tour déposer un hommage sur la tombe du martyr de la charité épiscopale. Il mit sous la protection de cette sainte mémoire un second opuscule, dont il comptait faire l'appendice de ses *Pensées sur le Christianisme*, et qu'il intitula: "Aveux d'un Philosophe chrétien." C'étaient, dit-il, les dernières observations d'un vieillard qui se reporte vers les jours de sa jeunesse pour en explorer les fautes. Il y revient sur les principaux éléments de sa conviction. Il leur donne un air plus personnel, il se contient moins; sa plume s'épanche avec la liberté d'un père qui va bientôt se séparer de ses enfants. Mais ne craignez pas qu'il donne dans l'abus des confessions et des confidences. "J'ai longtemps connu, dit-il, la vérité, la puissance et les charmes de la religion du Sauveur. Fasse le Ciel que mes tristes aveux soient utiles à quelques hommes! C'est espoir me détermine à surmonter la répugnance qu'un honnête homme éprouve à parler de lui, alors même qu'il parle pour s'accuser."

La révolution de février le surprit occupé à terminer ses *Aveux*. D'abord troublé, il trouve bientôt le sang-froid dans ce qu'il appelle sa longue et triste expérience des révolutions. Plus que jamais tourné vers le ciel, il ne veut pas fermer son cœur aux patriotiques espérances. Il ajoute à son livre quelques lignes qui méritent d'être citées:

"Je venais, dit-il, d'achever le récit de mes erreurs et des bienfaits de la Providence en vers moi, lorsqu'une révolution a tout à coup éclaté. L'âge était mes forces; je ne puis plus qu'élever mes mains vers le ciel, et je sens qu'elle s'appesantissent; mais, jusqu'au dernier soupir, il s'exhalera de mon cœur des vœux pour ma patrie." Il souhaite à son pays le remède dont il avait lui-même éprouvé la douce et invincible efficacité. "La religion, partout nécessaire, est surtout indispensable aux peuples avides de liberté." Puis il nomme O'Connell, et il rappelle les doutes exprimés par ce grand chrétien sur les destinées de la liberté dans cette France qu'il croyait à jamais hostile à la religion. "Cette séparation fatale, ajouta M. Droz, entre la religion et la liberté, est le grand obstacle qui, depuis soixante ans, s'oppose à l'affermissement de la liberté parmi nous. Mais, pour nous rendre à la religion, l'adversité est un moyen qui ploie souvent la Providence... Elle l'adversité se aux hommes qui méritent d'être désabusés... Le découragement perdrait tout; que la confiance en Dieu ne nous abandonne jamais."

Ce furent les dernières paroles qu'il destina au public. Le reste de sa vie fut consacré exclusivement à sa famille et à vous, Messieurs. Vous savez mieux que moi avec quelle assiduité il remplissait ses devoirs d'académicien. L'âge et la faiblesse croissante de sa santé ne le retiennent jamais loin de vous. Il siégeait encore sur ces bancs quatre jours avant sa mort. Il tomba malade en sortant de l'Académie, un mardi, et mourut le samedi suivant, comblé des secours et d'une consolation de cette religion qu'il avait courageusement confessée. Sa dernière lutte avec la mort fut si douce, qu'on n'entendit pas même son dernier soupir: un quart-d'heure après sa mort, ses petits enfants virent, comme à l'ordinaire, lui baiser la main, en lui demandant de prier pour eux.

(A continuer.)

### FRUSTRATION.

#### BERTAL.

#### Episode des Guerres d'Afrique. (1)

Suite,

— Mais, vous ne comprenez pas; ils sont deux, le père et le fils; ce dernier est blessé.

En ce moment l'Arabe reparut sur le bord du monticule qu'il semblait vouloir descendre; l'officier, tirant un pistolet, le mit en joue, et aurait tué l'Arabe si le jeune spahis n'eût chargé la direction de l'arme meurtrière; le coup partit, mais sans atteindre le but proposé, le lieutenant, furieux, se débarrassa des mains de la vedette par un violent effort.

— Quand on n'ose ni tuer, ni voir tuer son ennemi, on est un lâche; je le ferai lire à l'ordre de l'armée pour un lâche!

— Un lâche! répéta sourdement le jeune homme! — Deux éclairs jaillirent de ses yeux bleus; son sabre fit un cercle autour de lui et retomba sur la tête d'un officier qui fut précipité sous les pieds de son cheval!

Au moment où les spahis stupéfaits commençaient à comprendre ce qui se passait, une clameur lointaine annonça une nouvelle attaque, et, avant qu'on eût songé à s'emparer du coupable, Bertal, (car tel était son nom) fit bondir sous lui son cheval trépanant, partit

comme un trait du côté des montagnes, et disparut.

Quelques minutes après, les Français emportèrent au galop le corps de l'officier blessé, abandonnant la place aux Arabes, qui, après avoir ramassé leurs morts et mutilé ceux de leurs ennemis, laissèrent à leur tour l'hébreu, le chacal et le vautour se disputer entre eux les restes palpitants des cadavres dont les ossements blanchis sur un sol étranger étaient privés à jamais d'une tombe au village.

L'aube avait dissipé les vapeurs de la nuit; le soleil montrait la première ligne de son disque au-dessus des neiges de l'Atlas, lorsque les gorges profondes et rocailleuses de l'Atlas retentirent d'un bruit que ses échos endormis répétaient au loin.

C'était le galop d'un cheval, mais d'un cheval que des loups affamés devaient suivre de près, tant il passait vite sur les galets roulants, sous les palmiers noirs, gravissant, avec la même rapidité, des rochers escarpés, et se précipitant plutôt qu'il n'y descendait, dans de profonds ravins, sans que sa course fût jamais ralentie par ces vagues de pierres.

Cependant, rien ne le poursuivait, et son cavalier ne le pressait dans cette marche féroce, ni du geste, ni de la voix!

Bertal était immobile en selle; sa main droite tenait encore son sabre; il avait les yeux fixés et ternes; on eût dit que frappé de mort au milieu de sa course, il devait tomber aussitôt que cet élan rapide n'imprimerait plus à son corps le même mouvement; et l'épée serrant conclusivement les flancs rou-

gis de l'animal attestaient seuls la vie du cavalier.

Pourtant les forces du noble coursier commençaient à s'épuiser; ses flancs battaient plus vivement sous les molettes aiguës; ses jurets affaiblis ployaient sous leur double fardeau; ses naseaux largement dilatés ne suffisaient plus pour renouveler l'air de ses poumons brûlés; mais il courait toujours, et semblait encore défier l'espace qui s'ouvrait devant lui.

Un instant cependant, arrêté par une large crevasse formée dans la roche calcaire, il hésitait, haletant, épuisé, lorsque des hennissements lointains vinrent frapper ses oreilles; alors il rémit toutes ses forces, s'élança plus rapide que jamais, franchit l'obstacle, puis d'autres, puis d'autres encore, et, au moment où un bruit confus de voix de femmes, d'enfants et de hurlements de chiens, vinrent éveiller la pensée presque éteinte de Bertal, son cheval épuisé tomba couvert d'écume et de sang, entraînant dans sa chute l'infortuné cavalier, qui perdit, sous le poids de son coursier fumant, tout sentiment d'existence.

Quand il revint à lui, il était étendu sur une natte de jonc, et ce ne fut qu'avec difficulté qu'il put tourner la tête à droite et à gauche, pour examiner l'endroit où il se trouvait, car ses membres étaient fortement garrottés.

C'était une tente spacieuse, autour de laquelle régnaient des nattes semblables à celle sur laquelle il était attaché; çà et là traînaient quelques ustensiles de ménage en terre jaune, puis un fusil suspendu à un des deux piliers,

un burnous, une calotte, quelques cordes de crin et enfin de ces larges et doubles paniers que l'on met sur les chevaux pour aller au marché.

Au dehors, des cris, des rires, des éclats de voix; puis, à travers l'ouverture de cette tente, il en aperçut une grande quantité d'autres, tendues pêle-mêle, devant lesquelles parlaient et gesticulaient un grand nombre d'Arabes qui, de temps à autre, tournaient les yeux de son côté.

D'abord, il examina les divers objets qui l'entouraient, avec un étonnement stupide; puis, après avoir fait un nouvel effort pour se lever, il chercha à recueillir ses idées, et à mesurer que sa véritable position se retraçait plus lucidement à son esprit, il faisait de nouveaux efforts pour rompre ses liens; mais ce fut en vain!

— Ainsi donc perdu, perdu pour toujours, s'écria-t-il avec désespoir, et deux larmes vinrent sillonner ses joues pâles. L'apparition de plusieurs Arabes qui entrèrent en ce moment confirma les noirs pressentiments qui l'agitaient.

Leur aspect féroce et leur accent guttural le firent tressaillir; il ferma les yeux un instant, comme pour faire disparaître une horrible vision, et ne les rouvrit que quand il se sentit secoué fortement par un des nouveaux venus qui lui rendait l'usage de ses membres; on le fit lever, et, comme il ne marchait qu'avec peine, on le poussa brutalement en dehors de la tente, au milieu d'un immense concours de spectateurs.

— Ils vont me tuer, pensa-t-il; tant mieux, qu'ai-je à faire ici-bas maintenant? Je n'ai plus de famille; j'aurais pu vivre encore pour mon pays, mais je ne dois plus le revoir; il vaut donc mieux mourir que de vivre inutile!

Il traversait alors la tribu, dont les nombreuses tentes jetaient sur son passage des groupes toujours nouveaux; ils voulaient voir comment mourrait un Français si jeune, si débonnaire, si frêle; quelques femmes en le voyant passer, essuyaient une larme, surprises par quelque souvenir amer d'un enfant aux yeux bleus, qu'elles aussi avaient perdu; peut-être aussi pensaient-elles à la mère de celui qui n'avait plus que quelques minutes à vivre...

Arrivé près d'une petite élévation, sur laquelle s'élevait un poteau, Bertal aperçut, sur des gerbes de paille, son fidèle coursier, qui cherchait à se relever; un rayon de satisfaction éclaira les traits mobiles du jeune spahis, et, avant qu'on eût eu le temps de l'en empêcher, il s'était élancé vers son compagnon d'infortune, qu'il caressait et embrassait tour à tour; le pauvre animal, reconnaissant son maître, lui rendait largement ses caresses, et finit enfin par se relever.

Les Arabes, dont le premier mouvement avait été de maltraiter Bertal, s'arrêtèrent en voyant cet échange de caresses entre le cheval et le cavalier, et attendirent patiemment quelques minutes; puis, le saisissant de nouveau, ils l'entraînèrent vers le poteau, l'y attachèrent, et l'un d'eux tira d'un large fourreau un yatagan en forme de croissant.

Aiors Bertal éleva son âme à Dieu par une

(1) Voir les Mélanges du 23 mars.